

de ton côté. Je me souviens d'une occasion où, après avoir écouté longtemps quelqu'un que tes paroles avaient indigné, et sans l'interrompre d'un mot tout en l'excitant de ton sourire sarcastique, tu lui répondis à la fin, et à la joie de tous ceux qui étaient présents: « Oui, ajoutez ce discours à tout ce que vous êtes arrivé à faire dans la vie, alors, du moins, on ne peut pas vous blâmer de penser que véritablement vous faites quelque chose, en général aussi bien qu'en particulier. » T'écouter parler ainsi me fait de la peine, parce que je ressens une certaine pitié pour toi. Si tu ne sais pas te contenir, un riche esprit périra avec toi. C'est pourquoi tu es dangereux, c'est pourquoi tes explosions, ta froideur, ont une force que je n'ai trouvée chez aucun des autres, en grand nombre d'ailleurs, qui bricolent dans le métier des mécontents. Aussi, tu n'appartiens pas à leur classe, ils sont l'objet de ta satire; car tu vas beaucoup plus loin qu'eux. « Tu es heureux et content, tu souris, tu te promènes avec le chapeau mis légèrement de côté, tu ne succombes pas sous les peines de la vie, tu ne t'es pas encore laissé inscrire comme membre d'une société de triples lamentations. » Mais c'est justement pourquoi tes paroles sont tellement dangereuses pour les jeunes gens; ils doivent être frappés par la maîtrise que tu as gagnée sur tout dans la vie. Enfin, je ne veux pas te dire qu'un homme doit faire quelque chose dans ce monde; mais je veux dire que dans ta vie, néanmoins, il y a peut-être certaines choses sur lesquelles tu jettes un voile impénétrable; ne seraient-elles pas de l'espèce qui te fait souhaiter de faire quelque chose, bien que ta mélancolie gémisses sur ses peines, en se rendant compte qu'il s'agit de si peu de choses? Et au fond de ton cœur, d'autres choses ne te préoccupent-elles pas? N'y ressens-tu pas après tout une profonde peine en sachant que tu ne peux rien faire? J'en connais au moins un détail; jadis tu en as laissé échapper quelques mots qui ne sont pas tombés dans le vide. Certainement, tu sacrifierais tout pour être en mesure de faire quelque chose. Je ne sais pas si tu es responsable de cette incapacité, si c'est ton orgueil qui doit être brisé pour t'en rendre capable, et jamais plus je n'insisterai là-dessus auprès de toi; mais, au fait, pourquoi veux-tu t'associer à tout ce qu'il y a de mauvais, trop enclin à se réjouir de ta puissance qui toujours mène à la victoire? Comme je l'ai dit, on sent assez souvent combien ce qu'on fait dans ce monde est peu de chose. Ce n'est pas par découragement que je le dis, je n'ai pas de véritables reproches à me faire, je crois que je remplis mes fonctions consciencieusement et avec passion, et je ne me sentirai jamais tenté de me mêler de choses qui ne me concernent en rien par l'espoir de faire davantage; toutefois, il s'agit d'une activité très partielle et ce n'est en vérité que grâce à la foi qu'on a la conviction de faire quelque chose. Mais n'oublions pas qu'à côté de cela j'ai mon foyer. À cet égard je pense souvent aux belles paroles de Jésus, fils de Syrach (46), auxquelles je te prie de réfléchir aussi: « Celui qui acquiert une femme a le principe de sa fortune, une aide semblable à lui et une colonne d'appui. Là où il n'y a pas de haie, le domaine est au pillage, là où il n'y a pas de femme, l'homme errant gémit. Qui se fie au brigand agile, qui court

« de ville en ville? Ainsi en est-il de l'homme qui n'a pas de demeure, et qui prend son gîte où la nuit le surprend. »

Je ne me suis pas marié pour avoir un foyer, mais j'ai un foyer et c'est une grande bénédiction. Je ne suis pas un époux ridicule, et je ne crois pas que tu oses m'appeler ainsi, je ne suis pas le mari de ma femme comme l'est le mari de la reine d'Angleterre; ma femme n'est pas la servante de la maison d'Abraham (47), que je chasse avec l'enfant, mais elle n'est pas non plus une déesse autour de laquelle je tourne en faisant des entrechats amoureux. J'ai un foyer et ce foyer, il est vrai, n'est pas tout pour moi; mais je sais que j'ai été tout pour ma femme, parce qu'elle l'a cru en toute humilité, et parce que je sens moi-même que je l'ai été et que je le serai dans la mesure où un être humain peut l'être pour un autre. Et à cet égard je peux te parler de la beauté pour un être humain à être tout pour un autre, sans que quelque chose de fini ou de particulier y fasse penser. Et j'en peux parler avec d'autant plus de hardiesse qu'elle ne sera sûrement pas rejetée dans l'ombre. Elle n'avait pas besoin de moi; ce n'était pas une jeune fille pauvre que j'ai épousée, une jeune fille que je comblais de bienfaits, comme dirait le monde plein de mépris pour lui-même; ce n'était pas une folle romanesque que j'épousais pour d'autres raisons et dont je fis ensuite quelque chose de bien grâce à ma sagesse. Elle était indépendante et si facile à satisfaire qu'elle n'avait pas besoin de se faire vendre; elle était bien portante, sa santé était meilleure que la mienne, mais elle était aussi plus passionnée. Sa vie, naturellement, n'avait jamais été aussi mouvementée que la mienne, ni aussi réfléchie; mon expérience aurait sans doute pu la sauver de maintes erreurs, mais sa santé le rendait inutile. Elle ne me doit vraiment rien et, malgré cela, je suis tout pour elle. Elle n'a pas eu besoin de moi, mais cela ne veut pas dire que j'ai été impassible; j'ai veillé sur elle et, comme Néhémie (48), je ne quitte pas mes armes pendant le sommeil, ceci dit pour répéter une expression qui m'est échappée en une autre occasion pareille, et pour te montrer que je n'ai pas oublié que tu me raillas en disant que cela devait beaucoup gêner* ma femme. Mon cher ami, ces choses-là ne m'émeuvent pas, ce dont tu peux d'ailleurs te rendre compte puisque je le répète et sans aucune animosité, je te l'assure. C'est ainsi que je n'ai été absolument rien pour elle, tout en étant tout pour elle. Toi, par contre, tu as été tout pour un grand nombre de personnes mais, au fond, rien du tout. Et supposons même que par les contacts temporaires que tu établis avec des gens, tu serais capable de douer l'un ou l'autre d'un trésor de ce qui est intéressant, et de faire naître en eux une telle productivité que cela leur suffirait pour la vie — ce qui d'ailleurs paraît impossible — supposons qu'ils tireraient vraiment profit de leur contact avec toi: toi-même — tu y perdrais; car, enfin, tu n'aurais pas trouvé une seule personne pour laquelle tu puisses souhaiter être tout, et bien que la cause en réside dans ta grandeur, cette grandeur est vraiment tellement pénible que je prierais Dieu de m'en délivrer.

* Gêner, ou plutôt « gêne », en français dans le texte.